

Vingt Mille Lieues sous les mers

Commentaire du passage sur les animalcules phosphorescents

Source : copie de jeunesse :-)

A. Lachaume

On ne saurait contester l'influence de l'œuvre de Victor Hugo sur celle de Jules Verne. Ainsi, Vingt Mille Lieues sous les Mers a très clairement partie liée avec les Travailleurs de la Mer, par l'importance accordée à l'élément marin, cet "abîme", au monstrueux, comme en témoigne la confrontation possible entre les scènes de combat d'un homme avec une pieuvre géante, image très frappante. Ce rapprochement est d'ailleurs légitimé par des citations expresses de Victor Hugo dans le texte vernien. Ordinaiement, on souligne moins la présence d'un autre thème commun, qui revêt cepen-

sont une grande importance : celui de la lumière. Les exemples de traitement de la lumière par Victor Hugo ne manquent pas, citons simplement deux de ses vers :

"Chaque homme dans sa nuit marche vers la lumière"

"C'est ici le combat du jour et de la nuit".

Si c'est en franche opposition avec l'obscurité qu'il présente la lumière, Jules Verne nous propose ici, au milieu du chapitre vingt-trois, ^{la description d'}un éblouissement subtil : le professeur Aronnax et ses compagnons, prisonniers du sous-marin le Nautilus et de son capitaine, traversent soudain un groupe d'animalcules phosphorescents, qui les éclairent.

Cependant, la présence d'ombre est évoquée au milieu même de cette lumière, tandis que le professeur ne sait comment expliquer ce phénomène, peut-être parce qu'il est aveugle. Le texte s'articule en plusieurs mouvements, descriptifs, lyriques, ^(1^{er} §) scientifiques (2^e §), puis à nouveau de la description qui pointe cependant vers le récit (3^e §) avant le retour à l'analyse (4^e §) et enfin à la description (5^e §).

"Quel genre de lumière est-ce donc ?", pouvons-nous nous demander.

Pien qu'elle soit constituée par la vie même des animalcules, cette lumière éblouissante, cette apparition ne peut être dissociée de parts d'ombre, qui explique son pouvoir "d'enchantement."



Ce qui est d'emblée frappant est le fait que cette lumière soit produite par des animaux vivants. En effet, la lumière évoquée dans le texte auparavant provenait soit du soleil (fusion, de minéral), soit du Nautilus lui-même,

résultat de l'électricité produite par des réactions entre des éléments chimiques issus de la mer. Ici, la mer devient lieu de vie, et par cela seulement porteuse de lumière.

Cette vie caractéristique de la mer est mise en évidence par la thématique de la profusion qui remplit le passage. Diversité des espèces ^{vivantes} nommées (animalcules, infusores pélagiques, mollusques marins, méduses, astères...), amplitude de leur nombre (ils sont annoncés par des déterminants indéfinis pluriels, ou par des expressions telles que "des myriades de...", qualifiés par exemple par l'adjectif "infinies"), sont renforcées par la présence du champ lexical de l'augmentation: "s'accroissait" "agglomération" "s'accroît", qui s'applique par un phénomène de généralisation aussi bien aux animaux, qu'à leur brillante et à l'admiration qu'elle suscite. Le style des phrases est de même marqué par des effets d'amplification. Ainsi, la seconde phrase du texte a sa principale complétée par une proposition relative, précisée elle-même par un complément circonstanciel de lieu ("sur la coque métallique"), qu'un complément du nom ("de l'appareil vient prolonger. C'est encore plus évident dans la phrase suivante; développée par une proposition ^{de} comparaison ("comme eussent été des coulées de plomb"), qui ouvre une alternative ("ou des masses métalliques..."), avant de susciter une proposition consécutive ("de telle sorte que...") non exempte d'incises ("par opposition") et de nouvelles relatives ("dont toute ombre..."). On pourrait étudier de la sorte le second paragraphe, qui laisse une grande place à la conjonction de coordination "et". Ces effets d'amplification contribuent à la tonalité lyrique du passage, ponctuée de phrases exclamatives, et qui exalte la vigueur, le mouvement, deux mots qui préparent par leur sens et leurs sonorités l'adjectif "vivante". (Mots composés, appositions participent encore de ces effets.)

route de l'ine

est ou

* la mer
est "un milieu igné",
milieu de vie,
où se développent
des êtres vivants.
C'est au milieu de
ce feu que les spéci-
mens de gros ani-
maux vont se
laisser admirer.

ou

vous y venez

Le texte se situe au milieu du chapitre, comme le Nautilus au milieu de ces animaux vivants: "Le Nautilus flottait au milieu d'une couche phosphorescente...", et plus loin, "se balançait paisiblement au milieu des eaux tranquilles". On peut par ailleurs noter un jeu dans le choix des noms des animaux cités: les "astéries" peuvent renvoyer aux astres, les "auréliel" au prénom féminin (comme à l'auréole, autre présence de la lumière), "les pholades-dattes" aux fruits. Jules Verne était en effet friand de calembours, et ces mots à double évocation (ils ont donc une fonction poétique, d'autant plus que leurs sonorités s'appellent et se présentent comme un enchaînement: astérie → auréliel → pholades-dattes) incluent dans le texte des dimensions variées de la vie dans le texte, tout comme on ne peut s'empêcher de lire dans le mot "zèbraient" le choix évident de la résonance avec le mammifère terrestre.

La vie à profusion est enfin présente dans l'extrait par la mention de domaines opposés mais complémentaires. Précisons: à l'élément marin viennent s'allier des animalcules, multiples face à son unicité, masculine dans le féminin de la mer ou de la lumière. L'eau trouve sa complémentarité dans l'image du feu, l'élément liquide dans l'aspect métallique des animalcules qui "étincellent", mais sans s'opposer à elle puisque avec l'image de la fusion ("coulées de plomb fondu", "portées au rouge blanc") le métal semble s'identifier à l'eau. Plus qu'un état (solide ou liquide), la fusion est de plus un processus, ce qui évoque de nouveau la vie.

* Il faut noter dans Répertoire I la récurrence de ce thème chez J. Verne, qui place au pôle un volcan, comme dans "l'île mystérieuse", soit d'une éruption, soit de la condition du naufrage des enfants du capitaine Jodot, etc.

Mer milieu de vie, porteuse d'une profusion infinie d'animalcules qui semblent en fusion: c'est le tableau que semble dresser le professeur Aronnax. Or la vie dans "le milieu igné"

"[semblerait devoir bannir toute ombre]." Est-elle cependant exclue dans la diffusion de cette lumière ?

*

La lumière revêt une importance capitale dans le passage : elle est en effet à la fois la condition du "spectacle" et le spectacle lui-même.

Condition du spectacle, parce qu'elle permet la vision : caractéristique déjà notée par Platon, qui l'analyse par analogie avec les idées, condition de l'intellection. La vue est ainsi le seul des cinq sens sollicité : éblouissement, étincellement, nuances de la lumière, "admiration", "verbe noir" ou passé simple traduisant la ponctualité de la vision, "apparent", "spectacle", "observaient..." Elle permet la vision, mais aussi que se dessinent les contours des "gros animaux marins" qui vont y effectuer une sorte de ballet. Elle est enfin le spectacle lui-même, puisque c'est le sujet d'étonnement. Son apparition "subite", comme l'annoncent les lignes qui précèdent notre extrait, l'apparentent à une révélation. A cet égard, la mention : "je vis là, au milieu de ce feu qui ne brûle pas" peut faire penser à la révélation reçue par Moïse devant le buisson ardent, en flammes mais qui ne brûlait pas, selon la tradition biblique. Le présent de vérité générale associé à ce phénomène accentue ^{la pertinence de} cette interprétation.

Que révèle donc cette lumière ^{à propos} du Pantilus ? Plus intense que celle du fanal du sous-marin, elle s'apparente à lui par son côté métallique. Elle fait de lui un poisson parmi les poissons, ce que son nom ne cherche pas à masquer : le nautile est en effet un coquillage, ^{autrement dit} de même que l'argonaute. La "coque" devient "coquille" à la fin du texte, abritant les colimaçons que sont les trois hôtes (ou prisonniers ?). Mais la lumière qu'il produit est électrique (elle sera reflétée

magnifiquement par les glaciers du pôle sud, dans la seconde partie du roman, passage qui fait écho à celui-ci tout en le réécrivant, d'un point de vue différent: l'éblouissement vient de l'image de lui-même qui est renvoyée par la glace), et non vivante, et il ne peut être atteint par le vivant: la "vité" fait écran malgré le contact du "glacé" de l'istiophore qui le heurte. Il est donc moins vivant que les poissons, qui "dans leur course", s'opposent à la "marche" du Nautilus.

Si le passage semble donc au premier abord lumineux, amenant la paix et la tranquillité aux habitants du Nautilus, il faut prendre garde: "l'obscurité" entoure cette couche d'animalcules", et il y a des "portions" de lumière moins "lumineuses" qui deviennent "ombre". Ce n'est donc pas une antithèse hugolienne ombre / lumière qui nous est ici présentée. Des ombres, subtiles, du texte, apparaissent dans le côté mécanique des humains. En effet, il ont pour réaction de classer, classifier le vivant, dans une démarche qui se veut scientifique. Or on assiste ici à une sorte d'éclat-voilé de la science: le critère le plus parlant devient la sensation / le sentiment: "cette lumière, on la sentait vivante!". Les hypothèses émises par le savant quant à l'origine de cette émission de lumière sont ponctuées de points d'interrogation et de "peut-être". L'abandon du décompte est également remarquable: on a déjà noté les indéfinies se rapportant au nombre des poissons ("cent autres..."), est une approximation malgré le nombre avancé), les heures ("pendant plusieurs heures") et les jours ("des journées s'écoulaient rapidement, et je ne les comptais plus") sont affectés par le même processus, alors que le roman est traversé tout au long par la mention d'heures, de dates, de longitudes et latitudes, de mesures en somme, précises.

de savoir semble déléguer son pouvoir de compter dans une tournure impersonnelle : "on a compté jusqu'à vingt-cinq mille". C'est là que réside l'humour du passage : selon la célèbre formulation de Brezson, "le ruis, c'est du mécanique plaqué sur le vivant". Ici, la réaction mécanique de classification, décalée par rapport à la profusion du vivant, introduit un élément de comique qui transparaît notamment dans le dernier paragraphe : "conseil observait et classait les zoophytes, ses articulés, les mollusques, les poissons." L'imparfait itératif et les répétitions de sonorités [sɛ] mettent en relief à la fois le caractère répétitif (mécanique) et les passés inattendus. Si classer c'est s'approprier la Création, il semble qu'on ne puisse considérer cette attitude sans sourire, devant l'insanité de la tâche.*

On oublie pas la présence du mot "down" dans ce texte qui pourrait tendre au saccé, les suffixes de globules, inarticulés, tentacules qui font penser aux diminutifs péjoratifs latins et apportent des éléments de grotesque.

Enfin, on peut déceler des portions d'ombre dans la mention des "matières organiques décomposées par la mer". Si la mer est le milieu de vivant, elle tue aussi.

La révélation, si c'en est une, sera de courte durée : les voyageurs vont plonger bientôt dans un profond sommeil, après somnia.

Cette illumination - aveuglement, ombre-lumière, a donc toutes les caractéristiques de "l'enchantement".

*

Ce texte participe de l'enchantement par son caractère "insolite et merveilleux, au double sens ordinaire (magnifique) et littéraire (on y voit l'intervention de quelque chose qui ne semble pas naturel). C'est un "curieux spectacle", comme on l'apprend quelques lignes avant notre extrait. On peut également se demander dans quelle mesure il participe du processus initiatique. En effet, c'est un spectacle inhabituel, auquel

le commun des mortels n'a pas accès. Mais le professeur et ses compagnons n'acquiescent pas là au ce pouvoir, car ils ne maîtrisent pas ce secret. De plus, ils sont passifs, alors que les animaux évoluent devant eux. Si l'on prend une comparaison audacieuse, comme devant la Transfiguration du Christ, ils n'ont à l'instar des disciples qu'un discours intense, ou vain. Ils sont dans l'illusion : la clarté. Les a tout d'abord mis dans l'erreur : Lonnax a d'abord "eu que le fanal avait été rallumé". Il énonce également : "ainsi nous marchions", mais cette progression est illusoire; seul le Nautilus, dont ils sont prisonniers, avance. Les seuls verbes à la première personne du singulier : "je surprie", "je vis", ne sont pas véritablement des verbes d'action. "J'affirme", qui conclut le passage, est le je de l'écrivain qui semble reprendre le contrôle par la parole, mais il ne fait que confirmer, entériner ce qui vient d'être écrit, répétant le mot "colimaçon", en une sorte d'antichambre. Le mot dit bien ce qu'il veut dire, puisqu'il revient sur lui-même, évoque la spirale (même si le mouvement de la spirale évoque aussi une certaine progression).

Qui est l'enchanteur? Nemo? Il brille par son absence. C'est plutôt la mer, figure du féminin, séduisant, jarmillant, mais peut-être trompeur. L'ambivalence de la mer est à nouveau ici soulignée, et elle rend les voyageurs "charmés".

Elle les inscrit dès lors dans un espace et un temps mythiques. L'espace particulier, de l'élément liquide, au-delà de lumière, bien qu'enfermés dans leur coquille* à son parallèle dans le temps non plus linéaire mais cyclique : on a vu que le temps n'était plus compté, et le traitement du temps est gagné par l'environnement liquide : "les journées s'écoulaient", avec la généralisation de l'impairité itératif et l'exception de l'habitude. On se situe bien sous la

* ils ne songent plus à la terre.

A. de Keller

surface", dans l'ignorance des orages & de la fureur, symbole de l'Histoire humaine (l'Homme dépeint toujours l'homme dans sa violence belliqueuse.) Paradoxalement, on retrouve un vocabulaire de l'épopée ("formidable", "étonnement" qui renvoie à "admiration" prise en son sens étymologique, "éclaire"), qui n'est peut-être autre que le rappel de cette épopée mythique dont le roman est une réécriture: l'Odyssée.

his prob

Vade

horile

(* on a même le jeu de mots avec le terme d'édition "coquille")

On peut dès lors s'appuyer ^{sur} la notion d'enchantement littéraire que développe J.-Y. Nade. d'agglomération d'animalcules productrice d'illumination enchantée ne serait rien d'autre que le texte lui-même, composé de mots* et brillant par la vérité qu'il peut révéler, mais avec des "portions d'ombre", entre deux réalités (air et profondeur), juste sous la surface, ignorant des orages du monde.

* * *

Pour cette description foisonnante, lumineuse, vivante, du milieu marin, le texte ne fait peut-être rien d'autre qu'écrire la création: il écrit la création en décrivant les animaux qui peuplent les fonds sous-marins, il écrit la création, mais de manière plus hésitante, la création-production de lumière, et évoque l'enchantement de la création littéraire. Le Nautilus est une coquille enchantée, du côté du mythe, qui fait voyager du côté de la révélation inexplicable.

TB